

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 MARS 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Chronique, par S. du Lary. — A Benjamine, par Marie-Laure. — Au grand désert : Légendes sahariennes. — Poésie : Souvenirs, par J.-B. Chatrian. — Les quatre saisons, par Pierre Bédard. — Histoire et bouquins, par E.-Z. M. — Une œuvre, par J. S. E. — Pensées sur l'ennui. — Poésie : A M. Rodolphe Brunet, par J.-G. Beaulieu. — Cueillettes et glanures : "Gaëtan," par Jules Saint-Elme. — J.-L. Meissonier. — Science amusante : les allumettes gourmandes (avec gravure), par Tom Tit. — Humours, par J.-L. Boissonneault. — Nouvelles à la main. — Feuilleton : Fleur de Mai (suite), par Georges Trudel.

GRAVURES : L'portrait de J.-L. Meissonier. — Croquis de Terre-neuve : Baie du Lièvre : Baie des Isles : La Petite Rivière (Baie St George). — Au repos. — Sérénade espagnole.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LE GROS LOT

Au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, la prime de cinquante piastres a été réclamée par M. Edouard G. Palmer, de Ste-Julie Station.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-treizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER), aura lieu samedi, le 7 MARS, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre



VOYEZ VOUS ces trois petits jeunes gens, mis à la dernière mode et sirotant leur absinthe au Saint-Lawrence Hall ? Ils causent avec animation. De quoi peuvent-ils bien parler ? Des examens qu'ils ont en perspective ? Vous êtes de la bonne année ! Alors, de quelques belles petites ?

Vous n'y êtes pas, bien que ces gamins ne se fassent point faute, à l'occasion, de traiter ce sujet croustillant. A les en croire même, à ce point de

vue "la valeur n'attend pas le nombre des années." Non, leur conversation ne porte pas sur ces objets. Ils ont, au contraire, un langage bizarre, émaillé de *welter*, *handicap selling*, de *high weight handicap gentlemen* et autres expressions mystérieuses pour les profanes comme pour vous et moi.

Ces aimables copurchics parlent sport. Ce dont ils se préoccupent le plus, c'est de savoir pour quels chevaux ils doivent parier, et à cet effet ils épluchent avec soin les journaux spéciaux qui traitent de l'art hippique. Car aujourd'hui l'on organise des courses dans tous les coins et ils suivent attentivement les phases tant de celles qui se donnent ici que celles qui ont lieu à l'étranger. Je vous entends vous écrier : "Allons donc, vous exagérez, des enfants !" Parfaitement : des enfants qui ont, chaque fois que l'occasion s'en présente, des paris engagés pour des sommes relativement élevées. C'est précisément parce que je ne vois passants danger le développement de ce travers que j'éleve la voix. Ah ! l'on nous prépare une charmante génération ! Les parents qui ne comprennent point quels crétins feront plus tard ces merles-là, sont frappés de cécité.

Contracter l'habitude du pari aux courses, c'est s'initier aux émotions de la passion du jeu ; c'est s'accoutumer à désirer un gain facile dû au seul hasard et non au travail ; c'est même parfois s'oblitérer le sens moral, forcé que l'on est de recourir en cas de perte à des moyens plus ou moins honnêtes pour s'acquitter. Car, en somme, les règlements ne doivent pas toujours être faciles pour ces petits fins de siècle.

"Dette de jeu, dette d'honneur", ont-ils sans cesse ouï dire ; donc, il faut payer *per fas et ne fas*. Peut-être le papa est-il très riche ; alors, il se trouvera bien quelque vieil usurier pour tripoter la petite affaire et tirer l'intéressé d'embarras, quitte à saigner plus tard l'imprudent de la belle façon. Mais la notion de l'honneur se perd promptement lorsqu'on se lance dès ses jeunes années dans ces aventures périlleuses. J'ai connu un garçon d'excellente famille qui, encore adolescent, n'était parvenu à acquitter une dette de jeu qu'en souscrivant une promesse d'un import considérable envers un Gobseck de la plus belle eau. A l'échéance, impossible au débiteur de payer. "Bah ! se dit-il, l'obligation ayant été souscrite pendant sa minorité est de nul effet !" Que fit l'usurier ? Il alla consulter un intègre magistrat et lui exposa le fait en lui disant que le signataire de la reconnaissance en question portait un nom des plus respectables.

Pour l'honnête homme, répliqua le magistrat, en pareil cas la question de majorité est une échapatoire inconnue. Celui qui en use a cessé de suivre le droit chemin.

— Alors, j'ai espoir de rentrer dans mon argent, riposta l'usurier, car l'effet dont je vous parle porte le nom de votre fils.

Le pauvre père payait ; mais jugez de la pénible stupeur dans laquelle le plongeait cette révélation qui lui donnait le criterium de la valeur morale de son enfant !

Que ces jeunes parieurs aient fatalement une tendance à devenir joueurs, le fait n'est point douteux. L'on peut les surprendre fréquemment, lorsqu'ils sont un peu plus âgés, se livrant dans les cafés à la mode à d'interminables parties de cartes qui ressemblent singulièrement à des jeux de hasard. Or, si assis à une table voisine et feignant l'indifférence, vous parvenez à voir l'import des sommes soldées lorsque ces messieurs se séparent, vous resterez convaincus que vous vous trouvez déjà en présence de joueurs de profession. Suivez les dans l'avenir, et Dieu sait où vous verrez échouer maints d'entre eux !

Voilà pourquoi je crois bien faire en poussant ce cri d'alarme : "Pères de famille, prenez garde à vous !" *

Récemment, j'ouvre un journal et j'y lis un intéressant article sur l'absolue nécessité de s'attacher plus que jamais à l'étude de la question sociale. Il y était dit que, dans tous les pays, l'on commençait à comprendre qu'il était du devoir de chacun de s'intéresser au sort du prolétariat et des classes nécessiteuses.

"Voilà qui est parfait, me dis-je à part moi, et le peuple ne peut manquer d'être très satisfait lorsqu'il apprend toutes les bonnes intentions que l'on manifeste à son égard. Il est en droit d'espérer que ces dernières se traduiront un jour en fait. " Or, ayant tourné la première page de ce journal, j'appris par les faits divers qu'un monsieur venait d'acheter une pendule pour la modique somme de huit cent quarante mille francs et qu'un autre avait acquis un Meissonier pour la bagatelle de huit cent cinquante mille francs. Il est certain que dans une société où certaines gens peuvent se payer des fantaisies dans des prix semblables, le peuple est en droit de se dire : "Eh bien vrai, il n'y a pas de mal à ce que l'on commence à songer un peu aux pauvres diables. Les ressources pécuniaires foisonnent à coup sûr !" Je ne sais si vous vous représentez la tête que doit faire un malheureux qui peine toute la journée pour gagner un salaire des plus minimes, quand il ne chôme pas faute d'ouvrage, lorsqu'il a sous les yeux des nouvelles de l'espèce. Quant à moi, j'imagine aisément son ahurissement. En somme, cet être, que je prend comme type du groupe social le plus considérable, celui des prolétaires, a un horizon intellectuel borné.

Il n'a aucune idée de la valeur artistique des objets. Vous aurez beau aller lui raconter qu'il s'agit d'une pendule historique absolument unique ou d'une toile de premier mérite : il ne voit qu'une chose, c'est que lui crève de misère pendant qu'il n'en coûte rien à d'autres d'extraire près d'un million de leur caisse pour satisfaire un simple caprice. Et vous croyez que cet homme n'éprouve pas un sentiment de profonde irritation ; qu'il ne se dit pas que si vraiment un réel esprit de justice présidait aux actions humaines, ces mêmes personnages, les premiers sans doute à s'épancher en lamentations sur le triste sort réservé aux classes nécessiteuses, feraient un usage autrement utile de leur or en l'employant à augmenter les capitaux d'une œuvre du travail, des caisses de secours, ou à favoriser toute autre institution ayant pour but l'accroissement du bien-être des couches inférieures de la société ? Evidemment oui.

Ces richards, dira-t-on, sont, en définitive, parfaitement libres de faire de leurs écus ce que bon leur semble. J'y souscris, mais que tout au moins ils le fassent en catimini et non avec ostentation et de façon à ce que nul n'ignore qu'ils se payent cette débauche de luxe. La grande publicité donnée à des prouesses de cette nature n'a d'autre résultat que d'éveiller un ferment de haine dans l'esprit des misérables.

Que voulez-vous ! cela est humain après tout. Un contraste aussi extraordinaire est bien fait pour frapper des individus à l'intelligence peu développée et qui gagnent le plus souvent tout juste assez pour ne pas mourir de faim.

Tout en restant dans le même ordre d'idées, voyez ce qui se passe dans le monde de l'industrie. Pensez-vous que les ouvriers houilleurs, métallurgistes et autres qui vivent d'un salaire minime, ne font pas certaines réflexions lorsqu'ils voient les patrons passer leur existence dans de somptueuses habitations aux allures seigneuriales, vivant dans l'abondance, roulant carrosse, et cela à deux pas du taudis dans lequel ils habitent ? Pour ma part, j'en ai l'intime conviction. Qu'on le veuille ou non, l'excès du faste, les dépenses outrées du genre de celles que je signalais tantôt, semblent narguer la misère et rien n'est plus pernicieux. Lorsque nous serons parvenus à une époque où un bien-être relatif règnera dans le monde des déshérités, que ceux qui n'ont que faire de leurs ressources couvrent d'or les toiles qui leur plaisent, dépensent une fortune pour acquérir une pendule si cela leur convient ; que les patrons vivent aussi plantureusement qu'ils le jugent bon. Mais tant que nous ne serons pas arrivés à cette ère idéale, il est inutile de faire de l'ostentation qui constitue un véritable crève-cœur pour les humbles et les malheureux.

Réflexion de Galuchard.

Il sortait d'un grand dîner et les vins généreux avaient exercé sur ses jambes une influence telle